

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Raymond Boudon
(séance du lundi 26 septembre 2011)

Emmanuel Le Roy Ladurie: Vous avez parlé de Le Play, qui est un théoricien de la reproduction de la ferme béarnaise ou pyrénéenne ; par le choix d'un gendre ou d'un fils favorisé, on reproduisait en effet d'une génération à l'autre l'exploitation agricole de ces régions dans son schéma permanent.

Le Play a eu un disciple peu connu, Pierre Bourdieu ; celui-ci en ses premiers travaux, a parlé, dans le même esprit, du système pyrénéen ; et de la ferme kabyle, celle-ci dans un livre intitulé *Sociologie de l'Algérie*. Depuis lors, Pierre Bourdieu a appliqué la théorie de la reproduction à l'Université. Pensez-vous que, ce faisant, Bourdieu se situait véritablement dans la continuation de la pensée de Le Play ?

Réponses: Il me semble qu'il existe une très grande différence entre ces deux auteurs. Le Play avait une volonté très forte pour essayer d'imaginer des méthodes permettant de contourner le subjectivisme et les préjugés de l'observateur, ce qui ne fut pas du tout le cas de la deuxième personne que vous mentionnez.

*
* *

Jean-Claude Casanova : Comment définissez-vous la société ? J'aimerais en effet comprendre s'il peut y avoir dans la sociologie une compréhension du mouvement historique.

Pour les économistes, le problème est facilement résolu car il y a la rareté, laquelle crée la rationalité instrumentale, c'est-à-dire l'efficacité si bien que l'on a à la fois la possibilité de construire une théorie et une explication du comportement des hommes. On constate ainsi qu'en gros les sociétés sont de plus en plus efficaces.

Dans le domaine de la politique, il n'y a pas non plus de difficulté puisque toutes les sociétés distinguent des gens qui gouvernent et des gens qui sont gouvernés et aussi un principe de légitimité du gouvernement.

Mais pour la société proprement dite, acceptez-vous l'idée qu'elle se définit par un système de valeurs et de croyances qui fait que les hommes sont liés entre eux et que c'est ce système qui explique le mouvement historique ?

Chez le fondateur de la sociologie, chez Auguste Comte, la dynamique est plus importante que la statique ; elle est la compréhension de toute l'histoire de l'humanité.

Parsons, bien oublié aujourd'hui, trouvait un élément commun à Durkheim, à Pareto et à Weber, à savoir que chacun d'entre eux, à sa façon, définissait le cœur social par le système de valeurs et de croyances et qu'une fois que ce cœur social était compris, le mouvement l'était aussi.

Adhérez-vous à cette vision globalisante ou vous en tenez-vous, au contraire, éloigné ?

Réponse : À mes yeux, Comte est plutôt le parrain que le fondateur de la sociologie. Il a en effet inventé le mot plutôt que la chose.

L'économie peut penser la dimension économique de la société comme un tout en le payant par une axiomatique assez réductrice, c'est-à-dire par une théorie du comportement essentiellement pilotée par l'intérêt. À ce propos, il y a une infirmation très importante de Max Weber qui dit que « ce ne sont pas les intérêts, mais les idées qui, en premier lieu, gouvernent l'action humaine ».

Je crois qu'on peut viser à une sociologie permettant d'aller au-delà d'une fragmentation si on ouvre la théorie du comportement dans un sens cognitif ; en d'autres termes, si l'on accepte l'idée que le comportement humain doit être expliqué fondamentalement par les raisons que les individus se donnent de faire ce qu'ils font ou de croire ce qu'ils croient. Par définition, la notion de raison ne peut pas être une notion complètement individualiste. En effet, je ne peux pas accroire que quelque chose est vrai si je crois en même temps que je suis le seul à le croire. La notion de raison implique toujours et immédiatement une dimension sociale. Si l'on veut bien ouvrir la théorie du comportement dans un sens cognitif, on obtient une socialisation du comportement individuel et, partant, une présence de la société dans l'individu.

En outre, si l'on se donne la notion de raison comme fondement des croyances et des comportements des individus, on comprend que puisse se manifester un processus de rationalisation diffuse. À partir du moment où une idée apparaît comme fondée sur des raisons meilleures qu'une idée précédente, un processus se déclenche qui tend, sur le plus ou moins long terme à provoquer un changement.

Une illustration de ce processus nous est donnée par l'évolution des attitudes vis-à-vis de la peine de mort. Pourquoi, dans tous les pays européens, s'est-on acheminé vers une abolition de la peine de mort ? Pourquoi, aux États-Unis mêmes, s'exprime de plus en plus fortement l'idée que la peine de mort est une tache sur la démocratie américaine ? La raison en est simple, elle est due au fait que les progrès de la biologie et de la police scientifique permettent de révéler de plus en plus fréquemment des erreurs judiciaires. Or, dans le cas de la peine de mort, l'erreur judiciaire est bien évidemment irréparable. Il y a donc des raisons très fortes qui font que l'on peut se hasarder à prédire, sans toutefois fixer de délais, que les États-Unis finiront par renoncer à la peine de mort, et ce en conséquence du processus de *Durchrationalisierung*, de rationalisation diffuse.

Pour ce qui est de penser la société comme un tout, il me semble que cet objectif doit se situer à l'horizon de la recherche. De même que le biologiste ne peut pas se désintéresser de la question de l'essence et de l'origine de la vie, il ne peut pas non plus l'aborder directement ; il ne peut qu'espérer que lorsque les connaissances biologiques se seront longuement accumulées, une vision d'ensemble pourra se dégager. Je crois qu'il en va de même en sociologie. Penser la société dans son ensemble est un objectif situé à l'infini de la recherche.

*

* *

Bernard Bourgeois : Qu'est-ce qui peut justifier que la sociologie s'en tienne à l'ambition de vouloir simplement expliquer les faits sociaux plutôt que d'élaborer une théorie de la société comme un tout ? Ce pourrait être l'idée qu'il n'existe pas de tout social. Mais ce pourrait aussi être l'idée que, s'il existe un tout social, il n'y a pas de science proprement dite de ce tout et que la science doit procéder de manière analytique. La réponse que vous venez d'apporter à la question de Jean-Claude Casanova semble indiquer qu'il faut d'abord s'engager dans la voie

humble et patiente de l'explication des faits sociaux singuliers, mais avec l'objectif à l'infini de pouvoir un jour identifier ce qui fait le tout de la société.

Réponse : À la différence de Durkheim, Max Weber évitait complètement le mot de société. Il ne l'emploie pratiquement jamais. Il emploie en fait des variantes dynamiques de *Gesellschaft*, par exemple *Vergesellschaftung*. Je pense que cette obsession de Weber reflète l'intuition profonde selon laquelle on ne peut pas ne pas ressentir le tout comme présent, mais qu'il s'agit d'un tout en toile de fond et que l'on ne peut jamais regarder directement.

*
* *

Xavier Darcos : Votre conclusion est assez confiante puisqu'elle indique que l'évolution des individus est étroitement liée à leur capacité d'être libres, c'est-à-dire à la démocratie et que celle-ci est le fruit du processus de rationalité diffuse que vous énoncez. Vous avez par ailleurs montré, à propos des travaux de Lazarsfeld, que l'influence des médias n'était pas aussi forte qu'on pouvait le croire, parce que des individus libres dans un contexte démocratique construisent leur propre vérité et résistent à ce que cherche à leur imposer la pensée médiatique.

Ce point de vue garde-t-il toute sa pertinence dans le contexte de l'Internet, où le vecteur qui donne un avis sur la société est à la fois réel et virtuel, universalisé, anonyme, privilégiant souvent l'irrationnel plutôt que le rationnel ? Dans un tel contexte d'information aux contours insaisissables, la raison individuelle est-elle dans la même situation qu'à l'époque où Lazarsfeld écrivait ? De même la grande enquête sur les valeurs mondiales que vous avez évoquée vous paraît-elle toujours possible aujourd'hui ?

Réponse : Cette grande enquête continue. L'université du Michigan la poursuit sans que l'Internet puisse constituer un frein. L'Internet est en fait un peu comme la société. Il n'existe pas. Par là, j'entends qu'il est constitué d'un ensemble de choses extraordinairement hétéroclites.

D'une façon générale, ce qui est frappant lorsqu'on lit sur Internet les discussions, alias le « buzz », suscitées par une question particulière, c'est le scepticisme des intervenants. Il me semble que l'internaute moyen a tendance à affecter un coefficient de doute assez élevé à ce qu'il lit sur Internet. Je ne crois donc pas que l'Internet remette en question les idées de Lazarsfeld selon qui il y a dans la nature humaine un esprit critique, certes variable selon les individus, mais toujours présent. C'est ce que dit Durkheim dans un texte sur la division du travail en posant la question « de quand date la libre pensée ? » et en répondant qu'elle ne date ni de la Révolution, ni de l'empire gréco-romain, ni de la chute des empires orientaux, mais qu'elle est de tous les temps.

*
* *

François Terré : Durkheim établit au début du XX^e siècle une correspondance étroite entre le suicide et le divorce, correspondance dans laquelle il voit même une relation de causalité en soutenant, comme Auguste Comte avant lui,

une position très hostile au divorce. Aujourd'hui, un tel point de vue fait sourire car il y a annuellement 130 000 divorces et dix fois moins de suicides. Peut-on établir en sociologie une relation de causalité à partir d'une relation de correspondance statistique ?

Dans le tableau de la sociologie que vous dressez, n'y a-t-il pas un grand oublié, à savoir Gurvitch qui a beaucoup apporté en sociologie du droit ?

Réponse : Gurvitch m'ayant collé deux fois au certificat de morale et sociologie de la licence de philosophie, j'ai toujours eu des préjugés légèrement négatifs envers son œuvre...

Quant à la première question, Max Weber disait qu'il y a un trait qui permet de reconnaître le caractère scientifique d'un travail, c'est son obsolescence partielle. Je ne peux malheureusement pas répondre à votre question par faute de connaissances factuelles et statistiques sur la situation actuelle. Je ne peux que confirmer qu'il y a chez Durkheim à la fois des explications très solides qui restent incontestées et des explications beaucoup plus contestables qui ont du reste été contestées dès le début par Maurice Halbwachs, élève de Durkheim.

*
* *

Jean Baechler : Vous avez utilisé alternativement les mots « science » et « discipline » comme s'ils étaient synonymes. Ne pensez-vous pas qu'il conviendrait d'établir une distinction entre ces deux notions ?

Vous avez par ailleurs assigné comme tâche à la sociologie d'expliquer des faits précisément définis. C'est là la définition d'une science. Permettez-moi alors de vous proposer une série de faits précisément définis : la crise de 1929, la naissance du bouddhisme en Inde, la Révolution française, la démographie amérindienne au XVI^e siècle, la guerre de 1914, la Coupe du monde de football de 1998, etc. Ce sont là des faits précisément définis ou que l'on peut définir très précisément. Diriez-vous que cela suffit pour affirmer que l'explication scientifique de ces faits relève de la sociologie ?

Réponse : C'est par inadvertance que j'ai donné l'impression de confondre science et discipline. Il s'agit bien en fait de deux choses différentes. Mon propos consiste à dire qu'il y a une partie scientifique de la sociologie, une partie qui obéit aux critères de n'importe quelle science, et il y a une partie de la sociologie qui emprunte une autre voie. C'est pourquoi, je conviens bien volontiers que la sociologie est une discipline et qu'il y a, à l'intérieur de cette discipline, une partie qui répond strictement aux exigences de la science.

Dans votre énumération, vous citez par exemple la Révolution française. Est-elle un fait précisément défini ? François Furet, se demandant quand elle se termine, répond que la Révolution française prend fin avec la Commune. Pour d'autres historiens, la Révolution se termine beaucoup plus tôt. Il en va de même en ce qui concerne le début. Pour certains Communards, comme le montre bien Jules Vallès dans *L'Insurgé*, la Révolution a commencé en 1789, alors que pour d'autres elle a commencé en 1793. On voit donc qu'on a là typiquement un fait mal défini qui peut donner lieu à interprétation beaucoup plus qu'à explication. La Révolution française est en conséquence une question qui concerne davantage les historiens que les sociologues.

En revanche, si vous disiez que les femmes dans l'empire austro-hongrois, à telle période, se sont suicidées en moins grand nombre que les hommes, on aurait bien là un fait clair et net permettant au sociologue de trouver une explication rationnelle.

*
* *